

« Fais ce que dois. Agis selon ta

Jean Peeters est Secrétaire du Front Commun des SDF et actif dans l'association de Défense des Allocataires Sociaux. Portrait d'un militant au parcours original mélangeant parole des Evangiles et réalité de terrain, tant en Afrique que dans les rues de Bruxelles...

Propos recueillis par Denis Desbonnet et Arnaud Lismond (CSCE)

Ensemble ! : Comment sont nées ta fibre sociale et ta militance ?

Jean Peeters : Quand je me demande « comment se fait-il que je sois devenu ce que je suis aujourd'hui ? », fondamentalement, je me dis que cela tient d'abord à mes parents. Je suis né en 1939 et j'ai grandi à Jumet (Charleroi). Mon père avait été fait prisonnier, mais il est parvenu à rentrer, en se faisant passer pour un Flamand (il avait un peu étudié à Anvers). Il avait voulu devenir comptable, mais la guerre l'en a empêché, alors, avec maman, ils ont ouvert un commerce de chemises, chaussettes, cravates... Ma mère venait d'une famille socialiste, des gens de Roux, une commune avec une longue tradition de combats ouvriers. Mon père, lui, était originaire de Nivelles, et complètement libéral. Mais au sens que ça avait encore à l'époque : « la liberté », c'était sacré pour lui. Logiquement, il était assez anticlérical. Une fois, il avait recommandé à Saint-Vincent de Paul, une association caritative catholique, une dame qu'il connaissait, qui était en grande difficulté sociale.

J'ai vu une autopompe foncer dans la foule. J'ai sauté sur le marche-pied et j'ai tiré le conducteur par la fenêtre.

On lui avait demandé si elle allait à la messe, ça l'avait fait littéralement bouillir. Il est ensuite devenu conseiller (libéral) à la « C.A.P. », la Commission d'Assistance Publique, l'ancêtre du CPAS, de 1960 à 1965. Mais il a encore rué dans les branchements. Avec un ami, ils avaient découvert un trafic organisé par le président du nouvel hôpital. Il se faisait

construire une maison à Thiméon, un patelin du coin, en utilisant des ouvriers communaux. Ils ont naturellement gueulé pour dénoncer la chose, puis claqué la porte, tant ils étaient dégoûtés.

Tu avais de qui tenir !

Première manif à 14 ou 15 ans. Je suis monté à Bruxelles, muni d'une petite matraque que je m'étais fabriquée, on n'est jamais trop prudent. Un grand rassemblement avait lieu à la Grand-Place. Tout à coup, j'ai vu une autopompe foncer directement dans la foule, en tournant pour pourchasser les fuyards, au risque d'écraser les gens. J'ai sauté sur le marche-pied, me suis accroché à la cabine, et j'ai tiré le conducteur par la fenêtre, sous les cris du sergent-chef qui me courait après... Si ma mémoire est bonne, le conflit portait sur le fait que les salaires des enseignants catholiques étaient versés à la direction de l'école, qui le reversait ensuite aux profs, mais en retenant certains « frais ». Les enseignants exigeaient de pouvoir le percevoir directement, sans intermédiaire.

Ça veut dire que, même si on était plutôt laïques et anticléricaux, dans la famille, on se battait pour les travailleurs du réseau catholique ?

Ah, ca, dans la famille, on ne supportait pas l'injustice, d'où elle vient. Dans la boutique, ma mère avait instauré une double tarification, avec un prix préférentiel pour les petits reve-



1975 La grève des prêtres.

nus. Elle avait aussi écrit à Nestlé, pour demander qu'ils lui donnent certains produits gratuitement, pour les plus démunis.

Comment, dans cette famille mi-socialos, mi-libéraux, es-tu « entré en religion » ?

Ah, ça, c'est la faute de cet « imbécile » de vicaire ! Je devais avoir seize ans, il m'approche et me demande : « ça ne te dirait pas de devenir prêtre ? ». Je lui réponds : « dans ce métier, il faut des gens sérieux. Tu me connais, c'est chez toi que je viens me confesser... ». Il me dit « Justement ! C'est des gens comme toi dont on a besoin ». J'ai répondu « Ah, non ! » Mais n'empêche : quand t'es un adolescent, ce genre de questions, ça te travaille... Je lui ai dit : « Mais moi, si j'accepte, c'est pour devenir missionnaire. Si c'est juste pour dire la messe et balancer l'encensoir, faire de beaux sermons... ça ne m'intéresse absolument pas ». C'est là que ça a commencé à tourner dans ma tête, je me

conscience... »

suis dit : « Par contre, missionnaire, pourquoi pas ? » Mais il y avait aussi la question du célibat. Je suis revenu vers le vicaire, et lui ai dit : « *Lucien, tu sais bien que je ne suis pas seul, j'ai une copine... Je dois d'abord voir avec elle.* ». Alors, à Pâques, 56 ou 57, je suis parti à vélo en Hollande pour retrouver mon premier amour. Elle

avait été missionnaire en Haïti et en Chine et qui était aumônier dans la pension de ma sœur, et qu'il le trouvait très sympathique, il m'a envoyé chez lui.

Les Scheutistes, un ordre missionnaire ?

Oui, oui, exclusivement missionnaire. Initialement en Chine, puis Léopold II les a « détournés », car il voulait des missionnaires belgos-belges pour protéger son Congo des ambitions d'autres pays. Donc, c'est comme ça que j'ai commencé mon « apprentissage ». D'un côté, c'était assez sympa : on était entre jeunes, on jouait au ping-pong, aux cartes, on projetait des films. A cette époque, le programme de la journée, c'était prière du matin, méditation à genoux, puis une messe courte, et

à me poser la question : « Oui ou non ? ». Mais, à la fin, je me suis dit : « Ce n'est pas moi qui choisis. Si je fais un bon prêtre, ce sera grâce à Dieu, et si pas... ce sera de sa faute ! ».

Une fois cela réglé, ils ont voulu me faire continuer mes études, en anthropologie, mais j'ai refusé. J'ai dit oui, ça m'intéresse, mais avant, je veux aller faire trois ans « autre part »... Ce fut l'abbaye de Saint-Denis, près de Mons. C'est juste à ce moment qu'a eu lieu Vatican II. Un choc. On parlait enfin d'une Eglise pour le Monde, pas pour elle-même ! On s'est retrouvés sur la plage de La Panne. Tous des jeunes filles et garçons d'une bonne vingtaine d'années, à s'emmerder au camping. Du coup, on s'est lancés dans des discussions passionnées sur ce qui s'était déroulé la veille, à Rome, le rapport de tout



1983 Des relations souvent tendues avec l'autorité (ici l'évêque).

vivait chez ses parents, une famille protestante, et voulait devenir infirmière. Elle m'a écouté puis, au bout d'un moment, elle m'a dit : « *Ecoute, Jean. Moi, je t'aime, mais je veux que tu sois heureux. Donc, il vaut mieux qu'on se sépare ici, et que tu ailles avec ton bon Dieu à toi.* » Je dois avouer que j'ai pleuré durant tout le trajet de retour – il y avait trois jours de route... C'était pendant les vacances de Pâques. Le 8 septembre de la même année, ma décision était prise : je serais curé, je suis entré à Scheut.

Et tes parents, ils ont pris ça comment ?

Maman n'a pas émis d'objection. Mon père m'a d'abord dit « *Ça va pas la tête ?* » Puis : « *A ton âge, mes parents m'avaient interdit d'aller à Anvers faire des études de comptabilité, mais j'y suis quand même allé. Alors, même si je suis totalement opposé à ton choix, c'est ta vie. Si tu veux, tu y vas.* » Comme il avait connu un père scheutiste qui

à dix heures grand-messe, ensuite les vêpres l'après-midi, et enfin le Salut le soir... Après trois jours de ce régime, j'en avais marre, j'ai rendu les godasses de foot que j'avais empruntées, je voulais rattrapé le camp. Des copains m'ont rattrapé et m'ont dit : « Prends patience », les messes-là, ce sera bientôt fini, et peut-être que cela ira mieux après. Ils m'ont convaincu et je suis resté. Et si je suis resté par après, c'est grâce aux quatre années de théologie vécues à Rome (ils croyaient que j'étais intelligent !). Comme nous n'étions qu'une dizaine dans une petite maison et que nous avions des vélos, nous étions bien plus libres.

Tu avais déjà prononcé tes vœux, à ce moment-là ?

Après trois ans de noviciat et quatre de théologie, au moment de l'engagement décisif, j'ai remis mon costume « civil » (je l'avais toujours avec moi) et j'ai passé la nuit dans ma chambre

cela avec l'Evangile. Il y avait aussi des jeunes de la JOC, qui venaient du monde ouvrier. Et ça s'est poursuivi jusqu'à deux ou trois heures du matin.

Bref, après ces trois ans à Saint-Denis, je suis parti au Congo. Un dépaysement total, surtout en arrivant dans une première paroisse de brousse dans le diocèse de Boma, car la population vivait dans des villages bien éloignés de l'habitation des prêtres. Heureusement, mes revendications ont été entendues, j'ai été envoyé dans une grosse cité sur une colline entourant la ville de Boma, et cerise sur le gâteau, je rejoignais deux prêtres congolais comme je l'avais souhaité. Ensuite j'ai toujours vécu en compagnie de Congolais : c'est tout à fait différent que de vivre entre prêtres blancs.

Dans la boutique, ma mère avait instauré une double tarification, avec un prix préférentiel pour les petits revenus.



⇒ **En quelle année, cela ?**

On était en janvier 68 – de sorte que je n'ai rien connu de Mai 68, de ce qui se passait en France et en Europe à ce moment-là, je vivais hors du temps, pratiquement sans moyen de communication avec le reste du monde. Pour moi, l'important était de vivre l'esprit de Vatican II. Depuis j'ai gardé la même ligne de conduite, agir sur la réalité, être sur le terrain. On me l'a souvent reproché. Après cinq ans de cette vie, en 1973, je suis rentré en Belgique. J'étais tout à fait déphasé. J'avais été coupé de tout pendant cinq

« Mais qu'est-ce que je fais au Congo ? C'est ici en Belgique qu'il faut être, c'est ici que se mènent les combats ! » J'ai donc envisagé de rester en Belgique et cherché à mener mon engagement à travers une implantation sociale, comme prêtre ouvrier. J'ai choisi le secteur de la restauration : c'était facile, tout le monde pouvait le faire, t'avais pas besoin de diplôme. J'ai frappé à toutes les portes, et finalement j'ai trouvé une place dans un resto gastronomique, comme maître d'hôtel. Je n'y connaissais rien au départ, un travail de 7h

lifiée pour faire du syndicalisme ? Ni même pour mener un combat social ?

Tu as raison, mais il y a des prêtres ouvriers comme Paul Trigalet à Charleroi. De 1975 à 1992, je suis retourné au Congo en mettant toute mon énergie à aider la population à se défendre contre les injustices, contre les faux sorciers et contre les entreprises forestières qui dévastent la forêt, tout en accomplissant mon rôle de prêtre de paroisse.

Tu peux nous donner un exemple de comment tu t'y prenais ?

A une époque, j'étais en charge d'une paroisse où régnait une grosse entreprise forestière : café, cacao, et aussi transformation de bois et qui avait été « zaïrianisée » par Mobutu. Les travailleurs n'étaient plus payés depuis trois ans et avaient des difficultés pour élever leurs enfants et acheter des médicaments. Mais le patron, grand seigneur, me dit : « *J'ai permis aux femmes de travailleurs de cultiver des terrains. Et quand il y a un décès, c'est moi qui paie les funérailles* ». Oui, d'accord, mais il ne versait plus les salaires auxquels ils avaient droit ! En logeant dans les villages des travailleurs, j'ai essayé de réfléchir avec eux : « Combien de sacs de café par jour ? Et combien de planches ? ». Autant de camions de café et de cacao qui sortaient de l'entreprise, la quantité de sacs que pouvaient contenir un camion, le prix de vente qu'on pouvait en escompter en Europe... Idem pour le bois : quel était le prix de revient des planches, ce qu'on pouvait en obtenir à la vente en Belgique... L'entreprise avait l'argent mais le directeur passait

Vatican II. Un choc. On parlait enfin d'une Eglise pour le Monde, pas pour elle-même !

ans, et le monde avait complètement changé. J'étais rentré officiellement pour recruter des jeunes mais je ne me sentais pas taillé pour un tel rôle, ce n'est pas pour cela que j'étais devenu prêtre. J'ai donné quelques cours de religion, pour gagner ma vie, mais cela n'a pas duré, les autorités me reprochaient de permettre aux jeunes de rencontrer des personnes en difficulté : des Alcooliques Anonymes ou des gars qui avaient connu la rue. Moi, comme toujours, je voulais partir de la vraie vie, et mes élèves étaient des jeunes des milieux populaires.

A l'époque, l'ambiance générale était à l'effervescence : manifestations contre la guerre du Vietnam et bien d'autres terrains de lutte. Dans ce contexte, nécessairement, tu te remets en question, tu ne peux plus enseigner comme avant... C'est alors que j'ai commencé à découvrir le marxisme. Dans ces années-là, de 73 à 75, le Mouvement chrétien pour la Paix était très actif, le marxisme était de plus en plus influent, y compris dans les milieux chrétiens de gauche. Moi-même, je me suis rapproché de la LRT (1), j'ai suivi des cours à Lumen Vitae sur le thème « Marxisme et christianisme ». Moi, ça m'intéressait beaucoup, je voulais voir si ça pouvait « marcher ensemble ». Une approche très ouverte, et fort centrée sur ce qui se passait en Amérique latine, c'étaient les débuts du mouvement de la Théologie de la Libération...

Assez vite, je me suis demandé :

du matin à 1h, mais j'ai appris ce que cela signifie *travailler*, et obéir !

Et ta hiérarchie était d'accord avec cette démarche de prêtre ouvrier ?

Oh, oui, chez les Scheutistes, la liberté est respectée. Au bout d'un moment, je me suis malgré tout posé la question : « Je continue à fond dans cette voie, ou je repars au Congo ? Mais au Congo, comment poursuivre ce travail de prêtre ouvrier ? » A la réflexion, j'ai fini par me dire que le meilleur lieu pour faire du syndicalisme, c'était encore l'Eglise. Avec, toujours, l'idée de faire bouger les choses.

Oui, mais l'Eglise, ce n'est pas vraiment l'institution la plus qua-



1994 Le Château de la Solitude, une occupation exemplaire.



1995 Le 21 mai, la Croisade des sans-abri s'invite chez le Premier ministre Dehaene pour réclamer l'adresse de référence.

chaque année un mois de vacances à Profondeville avec toute sa famille ! Quelque temps après, je vois passer le directeur avec un pansement sur la tête : un matin, en arrivant au bureau, il avait dû foutre le camp face à une foule furieuse, qui voulait le lyncher. Du coup, j'ai fait l'objet d'un ordre de l'évêque, m'interdisant de revenir dans ce périmètre.

Ça commençait à sentir le roussi ?

Oui, mais honnêtement, je dois dire que j'y mettais du mien. J'ai même participé activement à une grève des prêtres ! En 1975, à Boma, nous étions trois : le curé et le vicaire congolais et moi. On manquait de tout, car, outre la crise économique, le curé précédent avait fait des dettes terribles. Mais enfin, nous, on n'y était pour rien... Un nouvel évêque venait d'être désigné, on s'est adressé à lui le jour où il venait d'acquérir sa cinquième voiture, pour lui demander de veiller à un approvisionnement minimum : des promesses, rien que des promesses. Après un préavis de grève d'un mois adressé à l'évêque, nous avons laissé la paroisse vide pendant dix jours : aucune messe, rien du tout ! Ce qui est marrant, c'est que plus de la moitié des prêtres étaient d'accord avec nous et les autres radicalement opposés. Un de ceux-ci m'a dit « *Ce que vous faites est scandaleux : en Afrique, jamais on ne peut contester les chefs, on respecte toujours l'autorité ! Les chefs qui ont une mauvaise conduite sur terre seront punis plus tard !* »

Tu es donc rentré en Belgique en 1992 ?

Avec le recul, je pense qu'en fait, ces mésaventures m'ont été profitables. J'avais tellement dû me retenir au

Congo pendant toutes ces années, qu'une fois revenu en Belgique, je me suis vraiment « défoulé », avec ce que j'avais appris du Congo. De même, sans ma formation en Belgique, jamais je n'aurais pu accomplir ce que j'ai fait au Congo, en utilisant l'Eglise comme un levier pour le développement. De retour en Belgique, j'avais la cinquantaine et je me suis retrouvé dans une petite communauté près de la gare du Nord, rue d'Aerschot : dans un quartier « chaud », entouré de « carrées » avec des prostituées. Il y avait aussi pas mal de sans-abri - c'était le début du phénomène : pas les clodos « typiques », comme on voyait depuis toujours à Paris, en hailons et avec une grosse barbe et un litron de pinard sous le bras... Non : des gens souvent « ordinaires », malmenés par la vie, couchés dans la gare du Nord. Ça m'a choqué, car les passants ne leur accordaient même pas un regard, comme s'ils étaient invisibles. Du coup, j'ai pris l'habitude d'aller les saluer à l'occasion mais je ne comprenais pas comment ces Belges qui avaient droit au chômage, à une pension ou au minimex se retrouvaient sans rien du tout, juste parce que leur carte d'identité n'était plus valide. Pourtant la loi Onkelinx avait sorti le vagabondage du code pénal et avait promis que tous ces sans domicile pourraient bénéficier de leurs droits.

C'est ainsi qu'a commencé la bataille pour le *minimex de rue*. Je rencontre

José Paradès, qui m'explique que les CPAS refusent d'accorder le minimex aux gens de la rue, en prétextant l'absence de domiciliation. Il y a eu le cas d'une dame en détresse, qui avait réussi à ce qu'un proprio veuille bien lui louer un petit studio, à condition qu'elle paie la garantie locative. Elle avait demandé au CPAS de Bruxelles, qui avait refusé. Aussitôt, ils ont décidé : « *On rentre au CPAS et on n'en sort plus, tant qu'on n'a pas obtenu satisfaction pour cette femme.* »

A 16 heures, à la fermeture des bureaux, le CPAS a appelé la police pour les vider. Du coup, ils se sont installés sur le trottoir, les passants s'arrêtaient et demandaient ce qu'ils faisaient là. Ils ont aussi alerté RTL, qui est venu nous filmer, c'est passé au JT : le mouvement était lancé car l'info avait fait le tour de la Wallonie. Paul Trigalaet, de Solidarités Nouvelles à Charleroi, m'a appelé et donné rendez-vous avec Alain Siénart, un ancien de la rue et leader du groupe. Grâce à Paul qui avait une solide expérience, et une formation de syndicaliste, on a développé une tactique, qui a resservi souvent, pour forcer les portes : d'abord une conférence de presse pour dénoncer la situation par les SDF eux-mêmes, ensuite, un seul demande une audition soi-disant « personnelle » avec un assistant social, et quand la porte s'ouvre on était planqués à une dizaine, on faisait irruption dans les bureaux, avec des sandwiches et des thermos de café, et on se mettait à « camper » à l'intérieur. On nous menaçait bien d'appeler les flics, mais ils n'avaient pas envie de scandale, et finissaient toujours par négocier. « *On veut voir le président, on ne bougera pas d'ici tant qu'il ne nous aura pas reçus.* » Après s'être rendu compte que nos revendications étaient

C'est ainsi qu'a commencé la bataille pour le minimex de rue.

justifiées, le secrétaire nous donne sa parole de nous rappeler dans la semaine. Et de fait, ça a payé : on a rencontré le président de l'époque (juste avant Mayeur), Jean Tahon. Il nous dit : « *On ne peut pas donner le minimex "comme ça".* » On a répondu : « *D'accord, alors organisons une réunion avec vous, plus le bourgmestre (de Donnée, à l'époque) et les ministres concernés.* » Et on a désigné Alain Sié- ➤

⇒ nart comme porte-parole.

Après un mois de camping devant le CPAS de Bruxelles/ville et de nombreux articles dans la presse, les gars ont décidé d'entreprendre le tour des 19 CPAS de la Région. Ils avaient entendu qu'il y avait des tentes de MSF qui devaient servir au Rwanda et étaient entreposées dans un hangar. Ils ont pris une camionnette pour les « réquisitionner » afin d'en planter deux grandes devant les CPAS. A Anderlecht, ils ont été embarqués directement par les flics. Qu'à cela ne tienne, sur l'idée de Paul, on a organisé un soi-disant barbecue avec haut-parleurs. Tout était prêt dans une rue voisine de la place, et comme à 23h, c'est le changement d'équipe pour la police, c'est à ce moment qu'on a mis la tente.. Les flics qui terminaient leur service n'y ont vu que du feu et sont rentrés chez eux sans nous inquiéter, et quand la nouvelle équipe est venue prendre le relais, tout était déjà en place.... du coup, ils se sont dit que leurs collègues devaient être au courant ! La supercherie avait marché... Ensuite, on n'a plus bougé, et ça devenait bien plus difficile de nous déloger, car on était en nombre.

Mais toi, quel était ton rôle ?

Après 23 ans d'absence du pays, je ne connaissais absolument rien aux lois ou aux CPAS, mais comme j'avais dû me taire devant un tas d'injustices au Congo, j'avais l'occasion de me rattraper, car dans mon pays, j'ai le droit

Bruxelles, mais avec un soutien décisif d'autres associations : Solidarités Nouvelles Charleroi, Liège et Mons, ainsi que LST de Namur, et finalement le DAK d'Anvers.

Et le Château de la Solitude, c'est vous aussi ?

Lors des réunions que nous avons eues avec le cabinet Onkelinx, comme on parlait de la possibilité de réquisitionner des bâtiments vides, un des attachés nous a fait une allusion à un château inoccupé, à la lisière de la région bruxelloise. Il a dû regretter de nous avoir filé cette info. Car vous pensez bien qu'on s'est renseignés. Et après quelques recherches, on l'a trouvé, juste en bordure de la forêt de Soignes, à Auderghem. Au cours d'une réunion avec Guy Spitaels, on lui a présenté notre projet en nous référant à la loi Onkelinx. Le groupe avait créé deux ASBL, l'une pour organiser la lutte, les manifestations, et l'autre pour gérer la centaine de personnes qui allaient occuper le château. Spitaels nous demande : « Vous envisagez cette occupation pour quand ? » On lui répond : « La semaine prochaine ». Il nous répond : « Ça n'est pas si simple, on ne peut pas organiser ça comme ça, il faudra des mois pour obtenir l'autorisation. » Alain Siénart lui a équilibré tout son dossier, avec les papiers qui volaient partout, et on est tous sortis. Une fois dehors, on s'est promis de ne pas en rester là, mais il fallait réfléchir à ce qu'on



2017 Aujourd'hui Jean est aussi actif à l'aDas (ici manif le 16 février pour défendre le secret professionnel).

tion, punissable par la loi. On pensait fracturer un carreau et le remplacer immédiatement, mais on a trouvé une porte non fermée. Oubli d'un ouvrier chargé de l'entretien du bâtiment, ou geste délibéré d'un sympathisant au Ministère ? On ne le saura jamais... Toujours est-il que, du coup, ça a été un jeu d'enfants de rentrer tout le nécessaire pour une première nuit de « bivouac » : matelas, sacs de couchage, papier WC... Moi, mon rôle, c'était celui de « porte-voix », au propre comme au figuré. Je suis monté sur le toit pour hisser le drapeau des squatteurs sur un mât de fortune, et, depuis cette « tribune », j'ai expliqué au mégaphone que nous étions locataires car nous avions payé un loyer (cinquante francs belges) ainsi que les raisons de notre action. En effet on avait pris la précaution de photocopier le virement de 50 francs avec en référence : « Premier loyer pour l'occupation du Château de la Solitude » ! Donc, on avait fait en quelque sorte une proposition de convention, et on ne pouvait plus être expulsés, en tout cas sans l'aval d'un juge.

Cela, c'est l'aboutissement de ce qu'on a appelé « La Croisade des sans-abri », le point culminant d'une bataille de presque une année, avec sit-in, voire camping, devant le CPAS de Bruxelles, puis de ceux de toute une série d'autres communes. Combat qui a d'ailleurs arraché la

Dans une société basée sur cette économie ultralibérale, je ne pense pas qu'on puisse résoudre le problème des sans-abri.

de parler. C'est moi aussi qui prenais note lors des réunions. Les décisions étaient souvent prises à minuit dans un café, je revenais rapidement à la maison pour taper le projet de communiqué de presse, je retournais chez eux afin d'être certain d'avoir bien noté leur pensée. Après cela, c'était des heures passées devant le fax afin d'annoncer la « Bonne Nouvelle ». De plus, je connaissais un peu de flamand, j'avais une voix qui porte et comme au Congo j'avais dû m'exprimer dans une nouvelle langue, j'avais pris l'habitude de parler lentement et clairement. Il faut aussi ajouter que toute cette guerre a été menée par

allait faire. La question a été rapidement tranchée : une telle occasion n'allait pas se représenter de sitôt. Un d'entre nous a lancé : « On y va, on occupe ! »

Je ne sais plus si c'est une ou deux semaines plus tard, on a organisé une conférence de presse avec quelques journalistes, dans un café à deux pas du Château. On les a mis au courant de notre combat et de notre intention, en leur proposant de nous suivre. Tu penses qu'ils ne sont pas fait prier ! Mais il fallait s'organiser la prise du château : pénétrer sans se faire prendre, mais aussi sans qu'on puisse nous accuser d'effrac-

reconnaissance du « minimex de rue », puis de l'adresse de référence huit ans après grâce à votre obstination. Mais pour prendre un peu de recul, toi qui en a fait ton combat prioritaire, quelle est ton analyse du problème des SDF ? Et quelles sont les pistes que tu verrais pour en venir à bout ?

Avec les gens du Front, nous avons créé un groupe de travail pour réfléchir à des mesures préventives : faire en sorte d'agir *avant*, pour que les gens n'aboutissent pas à la rue, qu'ils ne perdent pas leur logement. Après deux ans d'effort, un groupe de travail englobant toute la Belgique a été créé au sein du Service public fédéral. Il y aura une série de recommandations en ce sens. Mais franchement, dans une société comme la nôtre, basée sur cette économie ultralibérale, je ne pense pas qu'on puisse résoudre le problème des sans-abri et qu'on obtienne enfin le droit au logement pour tous...

Avec les sans-abri, on est dans un phénomène assez récent, tout au plus une trentaine d'années, qui n'a plus rien à voir avec les clochards « folkloriques » qu'on voyait sous les ponts, dans les années 60 et 70. Depuis le milieu des années 80, ce sont des centaines de gens dormant dans les métros et les parcs publics... Cela m'a surpris aussi, cette explosion soudaine du sans-abrisme. Ça m'a choqué presque autant que quand au Congo j'ai découvert qu'en quelques années, le nombre d'enfants souffrant de kwashiorkor avait explosé dans une région pourtant riche en nourriture. (2)

Ceux qui se retrouvent ainsi à la rue sont des gens qui nous ressemblent...

C'est vrai : cela peut arriver à n'importe qui. On a même vu des gens qui étaient propriétaires dégringoler socialement, et aboutir à la rue, parce qu'ils n'avaient plus les moyens d'entretenir leur bien, et avaient fini par se faire expulser. Mais ce qui est nouveau, c'est le nombre impressionnant de personnes de tout âge ou condition qui perdent leur logement et qui sont provisoirement hébergés dans la famille ou chez des amis. Eux aussi sont SDF, car s'ils ne sont pas domiciliés, ils perdent tous leurs droits, même le permis de conduire ! Les SDF sont un terrible révélateur de notre société, de l'appauvrissement

d'une part toujours plus grande de la population.

En interviewant José Garcia, le secrétaire général du Syndicat des Locataires, au milieu des années 90, on se faisait la réflexion que, contrairement aux grandes villes françaises ou anglaises, en Belgique, on ne connaissait ni de sans-abri, ni de squats. Rétrospectivement, ça

un moteur rejette de plus en plus de gaz quand il veut aller vite, notre société capitaliste rejette de plus en plus de gens. Ils résumaient ça en une phrase, qui m'a frappé, donnant la parole à des chômeurs, des allocataires, des exclus : « *Nous sommes les épluchures du fruit du développement.* »

En conclusion, pour en revenir à la question du début, les raisons et le

Je voulais faire la synthèse du marxisme et de la tradition évangélique, mais ça ne marchait pas.

laisse rêveur... Aujourd'hui, il ne se passe pas un jour sans qu'on en parle dans les journaux et à la télé, entre loi anti-squat, interdiction de la mendicité, crise du Samu Social, Housing First...

Oui, ça montre le chemin parcouru, et le plus souvent pas dans le bon sens ! Quand tu penses qu'on en arrive à voter une loi « anti-squat », qui pourchasse les pauvres qui cherchent un abri temporaire en occupant des bâtiments vides, inoccupés, que les proprios laissent à l'abandon ! Ça, ça me révolte... Dans quel monde on vit ? En plus, ceux qui se feront expulser d'un squat, se retrouveront non seulement à la rue, mais avec un casier judiciaire ! Bon amusement pour trouver un boulot ou un logement... Et le plus souvent, ça vise des jeunes, qu'on « condamne » ainsi dans tous les sens du mot, dès le tout début de leur vie. C'est dégueulasse.

Alors, quelle alternative ? Après la révolution, en Russie, où sévissait aussi un immense problème de sans-logis, avec des centaines de milliers de vagabonds, de gosses des rues, on a mis tout un programme de relogement en place, beaucoup de choses ont été tentées, avec un certain succès. Mais on connaît aussi les ravages humains causés par cette dictature. Je me rappelle également une pièce de théâtre, qui parlait de notre société, et la comparait à une bagnole. En gros, ça disait qu'une voiture, c'est avant tout quatre roues, un moteur et un pot d'échappement. Et que plus on avance vite, plus on consomme et plus on rejette de gaz. La parabole, c'était que le moteur de nos sociétés, c'est l'économie capitaliste : comme

sens de mon engagement... En fait, je ne sais pas à quoi ça tient. Je n'y peux rien, c'est comme ça. Tu ne dois pas te forcer, c'est toi, ta nature... Franchement, je n'ai rien d'un héros. Je n'ai jamais cherché à... comment dire... ?

A accomplir « une mission » ?

C'est ça ! Et puis, je le répète : Vatican II m'a beaucoup aidé. En outre, pendant des années, j'étais persuadé que l'analyse faite par les marxistes était fort proche de l'Évangile, et j'ai suivi plusieurs formations dans ce sens.. A un certain moment, j'ai voulu faire le point et me suis retiré quelques jours à l'abbaye de Rochefort, avec juste deux bouquins : *Lecture de l'Évangile de Luc à la lueur de Marx* et un livre sur la tradition évangélique, selon la version officielle. Après quelques jours d'étude comparée et de réflexion, j'en suis arrivé à la conclusion que je n'arrivais pas à trancher en faveur de l'une ou l'autre de ces conceptions. Je voulais faire la synthèse des deux, mais ça ne marchait pas. J'ai jeté les livres à travers la pièce.

J'ai réalisé qu'en définitive, la seule chose qui pouvait me guider, la seule morale, c'était : « Sois fidèle à ce que tu es vraiment, et *fais ce que dois*. Agis selon ta conscience... » C'est cela, ma vision du message de Jésus de Nazareth. □

(1) Ligue révolutionnaire des Travailleurs, organisation révolutionnaire de tendance trotskyste créée en 1971.

(2) Le kwashiorkor est un syndrome de malnutrition protéino-énergétique sévère de la première enfance. Le terme, qui signifie enfant (kwashi) rouge (orkor) dans la langue des Ashanti du Ghana, fait référence à la rougeur de la peau des enfants qui en sont touchés.